

J'attendrai debout

Réflexion en quatre tableaux

Marcel Pomerlo

Numéro 127 (2), 2008

Solo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pomerlo, M. (2008). J'attendrai debout : réflexion en quatre tableaux. *Jeu*, (127), 67–74.

J'attendrai debout

(Réflexion en quatre tableaux)

Le théâtre est sans doute pour lui une façon de survivre, je veux dire d'aimer.
(Jean-Pierre Thibaudat à propos du metteur en scène Klaus-Michael Grüber)

1. Seul ?

20 h 05

Nous sommes en retard.

Un beau soir d'automne.

Un soir d'été indien qui n'en finit pas.

Un été qui ne veut pas mourir. Comme le premier amour. Comme la chanson. Comme la passion. Un soir de première. Un soir de peur et de frénésie. Un soir de pure folie. Un soir de vertige

ABSOLU.

Ce soir, je vais jouer pour la première fois *L'INOUBLIÉ ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve*¹, un solo autofictif auquel je pense depuis des années. Un récit que je porte comme un secret. Une histoire que je dois raconter. Une histoire qui n'est déjà plus uniquement la mienne. L'histoire de Momo et de MP, engloutie dans la profondeur des eaux du WHY.

Je suis là dans le noir et j'attends.

J'attends sans savoir ce qui m'attend. J'attends dans la peur et l'angoisse.

C'est aussi ça, la création.

NOUS ALLONS COMMENCER.

C'est terrible. Le murmure agité de la salle. Le bruit du monde qui se déplace.

La vie en suspens.

C'EST TERRIBLE.

J'attends qu'on me dise : « Vas-y ! C'est à toi ! MERDE ! C'est parti ! »

J'attends derrière mon rideau noir.

Et à cet instant, pour ne pas fuir, pour ne pas m'évanouir, pour ne pas tomber, pour ne pas sombrer, pour ne pas partir en courant, je me dis que tout va bien aller et que je ne vais pas MOURIR. APRÈS TOUT... Le monde est là, venu entendre l'histoire. Et c'est exactement pour ça que je me tiens là depuis vingt ans, à attendre soir après soir derrière le rideau noir, pour ne pas mourir, mais bien pour raconter l'histoire.

1. Marcel Pomerlo, *L'INOUBLIÉ ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve*, Vallée-Jonction, Éditions du Lilas, 2003.

Justement. Moi qui suis un *survivor* et, comme le disent certains des plus grands docteurs en psychologie, un « vrai résilient », eh bien là, oui, juste avant l'ouverture ultime du rideau de velours, à quelques minutes de la première Première, j'arrêteraient tout. Je m'enfuiraient. Je disparaîtraient.

Mais pendant quelques secondes où le temps semble s'être arrêté, il se passe quelque chose : comme dans une prière, comme dans une méditation, je pense à tous ceux qui ne sont plus là. Je pense à toi et aux autres.

JE PENSE À TOUS CEUX QUI SONT PARTIS SANS LE VOULOIR.

À ceux qui n'ont pas eu le temps.

Le noir se fait dans la salle.

JE PENSE À TOUS CEUX QUI SONT LÀ.

Je n'ai plus le temps de fuir.

MUSIQUE.

Ouverture du rideau. LUMIÈRE.

J'y vais.

Je m'avance.

Je plonge. « Avenir que pourra ! »

Pas le choix...

Bonsoir, je suis là !

Il y a un long temps avant que les premiers mots ne soient prononcés.

Fin de la musique. SILENCE.

LE MONDE A BESOIN DE SILENCE.

Pour l'instant c'est tout ce qui compte.

Écouter le silence du monde.

J'ai le cœur qui bat. Je ne meurs pas. Je m'avance vers lui.

JE FAIS QUELQUES PAS.



Entrer SEUL en scène, c'est aussi un acte de résistance. C'est aller au combat en espérant un rendez-vous amoureux. C'est être habité d'une volonté violente de créer de l'espoir, une réflexion, un choc, un ébranlement, une crise, une consolation. C'est une urgence de dire et de créer, pour contrer le vide, l'insignifiance quotidienne dont nous sommes bombardés, à la télévision, à la radio, dans les journaux, aux informations-publicités (souvent montées comme des vidéoclips), PARTOUT. C'est vouloir contrer cette pollution. C'est chercher un sens. C'est donner vie. C'est tenter de créer un mouvement. C'est choisir la solitude et la nudité du théâtre pour réunir le monde. C'est un appel, un acte de foi. Un geste de révolte et d'abandon. C'est oser prendre la parole et croire que quelques mots y peuvent encore quelque chose. C'est se dire que tout n'est pas perdu. C'est poser un geste, aussi éphémère soit-il. C'est en souhaiter l'écho.

C'est – TENIR EN DÉPIT DES MALGRÉ

comme l'a si bien écrit dans un de ses tableaux l'artiste Marc Tremblay².

2. Marc Tremblay, *série la Manière noire : 8 instants* (huile et acrylique), 1995-1996.

C'est faire obstacle au désespoir.
C'est vouloir
TENIR. CONTINUER. DIRE.
JOUER POUR TROUVER UNE VÉRITÉ.

La sienne.

C'est tout ça.

Entrer seul en scène, c'est emprunter le chemin le plus direct mais le plus exigeant pour se rendre à l'autre, pour vous parler à vous, SEULS...

2. Quelque chose avec toi

Créer UN LIEN.

C'est ça, le désir de créer un lien profond.

Au-delà de la performance, de la bonne interprétation, de la mise en scène éblouissante, il y a cette volonté d'établir un contact, d'oublier le fameux quatrième mur et, comme l'écrit le dramaturge Larry Tremblay, au début de son étonnant soliloque *The Dragonfly of Chicoutimi*: TO KEEP IN TOUCH.

What a nice expression
TO KEEP IN TOUCH
I like it I love it
I appreciate it so much
really what I'm looking for in life
is to keep in touch
that's the most important thing
and I seriously think that our duty
is to keep in touch
so much people and things are left out
so tonight my motto is
TO KEEP IN TOUCH³

Et pour créer ce lien, que seul la scène permet véritablement, il faut oser aller très loin. Pour que la représentation s'inscrive comme quelque chose d'inoubliable. Qu'elle devienne expérience humaine, qu'elle appelle tous les sens de l'être-spectateur c'est-à-dire son cœur, sa tête, sa mémoire, son corps, oui, il faut aller très loin. Il faut atteindre cette part intime en chacun, ce secret que le temps de la représentation peut révéler (et parfois un peu douloureusement), mais qui permettra à celui assis dans le noir de, lui aussi, prendre un risque. Par le théâtre, cet art de la « distanciation », l'homme peut se voir, se regarder et dialoguer avec ses démons. Quand le « spectacle » se projette et donne le vertige à l'humain assis dans le noir, pour moi il joue véritablement son rôle. Il crée le lien profond, celui-là même qui permet de *Keep in touch* avec soi et avec les autres. Avec LE MONDE. En choisissant d'apparaître seul, c'est sans doute que ce désir d'une relation totale et cruellement fusionnelle entre l'artiste et le public venu l'entendre est un besoin viscéral de communication-communion qui dépasse celui de jouer ou d'interpréter un personnage. Nous parlons

3. Larry Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*, Montréal, les Herbes rouges, 1995.

ici d'une urgence, d'une connivence qui engage les deux « parties », comme on le dit en « droit civil », d'un besoin absolu d'intimité, à travers une histoire, par une parole, des corps et une pensée... Car le corps des spectateurs est aussi très présent dans ce lien particulier. Il devient corps-témoin qui peut vraisemblablement modifier celui du « performeur-narrateur », par sa présence et par ses réactions. Dans ce rapport, le public n'est plus simple spectateur, mais bien partenaire et complice de l'acteur-confident.

3. J'étais Hippolyte !

J'ai 17 ans.

C'est un soir d'été.

Je suis au Théâtre de l'Île d'Orléans et depuis le début de la représentation de *la Divine Sarah*⁴, je suis subjugué par la présence, par la voix, par les gestes de la comédienne devant moi : Monique Leyrac jouant Sarah Bernhardt jouant tous les rôles de sa vie. Seule en scène, dans ce décor de bric-à-brac baroque, dans une mise en scène remarquable de M. Jean Dalmain (qui était enfant quand la grande Sarah Bernhardt jouait ses derniers rôles sur scène), apparaissant dans une longue robe de dentelle blanche et devenant ainsi sa propre mère et tous ceux qui ont compté dans sa vie. Elle dit, elle joue, elle chante, elle crie, elle se transforme en Dame aux camélias mourante, en Aiglon, en directeur de la Comédie-Française, en Marie Colombier sa célèbre rivale, ainsi qu'en Maurice, son propre fils, puis en Lorenzaccio et, enfin, en Phèdre apostrophant le bel Hippolyte dont elle est folle d'amour, brûlant de cette passion qui la détruira. Alors Sarah-Monique que rien n'arrête (surtout pas le tonnerre qui gronde ni la pluie diluvienne qui tombe sur le toit en tôle de la vieille grange devenue le Théâtre de l'Île, et qui nous fait sursauter, nous faisant perdre ainsi quelques pieds des vers de Racine), donc, la grande tragédienne de l'Île, s'élance de plus belle dans sa tirade et dans un seul souffle, comme possédée, passant de Phèdre à Hippolyte et faisant les gestes de l'un et faisant les gestes de l'autre, se battant avec elle-même, et avec la nature totalement déchaînée en ce soir d'été à l'Île, devenant à la fois l'amoureux désiré et l'amoureuse éconduite, se révoltant, ordonnant au fils de Thésée de mettre fin, par son arme cruelle, à ses souffrances, chantant violemment ses vers et traversant la salle tout entière habitée par mille frissons et poursuivant son élan jusqu'à sa réplique ultime :

Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

DOOOOONNNEE !!

4. Mise en scène de Jean Dalmain. Avec Jacques Beyderwellen et Monique Leyrac. Spectacle présenté au Théâtre de l'Île d'Orléans en 1979.



Monique Leyrac dans
Divine Sarah (TNM, 1982).
Photo : André Le Coz.

Et dans le silence qui suit, et qui nous fait entendre l'écho et la profondeur de ce cri, il y a celui de la petite Monique Tremblay devenue Leyrac, devenue la grande Sarah Bernhardt, devenue le beau et cruel Hippolyte. Il y a tout ça ce soir-là sur la scène, et un ange est passé dans le ciel de l'Île...

Et moi, je pleure devant cette sublime Sarah-Monique, devant cette véritable bête de scène affrontant le monstre noir, en dépit de l'orage et des éclairs, devant cette Phèdre née à Rosemont et qui a fait le tour du monde pour se poser sur l'île d'Orléans le temps d'un été, celui de mes 17 ans, devant cette Sarah Bernhardt ressuscitée qui vient me visiter, et encore sous le choc de cet ouragan, je pleure et je suis reconnaissant. Je pleure avec la pluie, je pleure devant tant de grandeur,

devant tant de beauté, je pleure devant cette comédienne seule en scène et pour qui j'éprouve une soudaine gratitude et à qui j'ai envie de crier :

Je suis Hippolyte !
Tout de fureur et de tourments rentrés.
Qu'un amour pur et absolu pourrait anéantir et dévorer.
Je suis cet Hippolyte que vous avez nommé.
Fou. Fragile et révolté...
C'EST MOI !

Oui, Sarah-Monique vous venez de me transpercer l'âme et maintenant que la pluie a cessé, que tout est fini et qu'il faut se quitter, je n'arrive plus à sortir de la salle. Quelque chose m'est arrivé. Grâce à vous, là, seule devant nous, il vient de se produire un événement que jamais je ne pourrai oublier. Je me sens appartenir au monde. ENFIN. Je viens d'entrer dans ma vie par une émotion profonde et brutale et « c'est vous qui l'avez nommée ! »

Vous, seule en scène, vous m'avez touché. Atteint. Vous avez percé mon secret. Vous avez nommé ma douleur. Oui... divine Monique Leyrac, dans ce monologue éblouissant, habitée par tous ces personnages plus grands que nature, vous veniez de faire ça, le théâtre qui marque, qui trouble et qui selon l'expression de Peter Handke, fait que pendant quelques instants, à l'issue de la représentation, on ne sait plus si on est un homme ou une femme... confusion absolue. Trouble profond. Exultation divine. Vous aviez créé LE LIEN. Et pour toujours. À travers l'histoire de Sarah Bernhardt et par votre sublime incarnation pleine de fureur.

Maintenant, je sais que pour arriver à ça, pour atteindre cette grâce, que l'on espère chaque fois que l'on monte sur scène, seul ou en groupe, oui, pour élever la représentation théâtrale à ce niveau, il faut une audace, un courage et une force incroyable. Atteindre « l'Autre » dans sa solitude, le changer à jamais. Lui révéler quelque chose, comme un secret sur lui-même et sur l'univers qui l'entoure. Établir un contact si fort qu'il nous ébranle et nous questionne à jamais. On ne sort pas de ces représentations-là indemne. Et c'est sans doute ce à quoi faisait référence l'américain Henry Miller en écrivant que « le théâtre est une tentative pour nous rendre plus humains, c'est-à-dire moins seuls ».

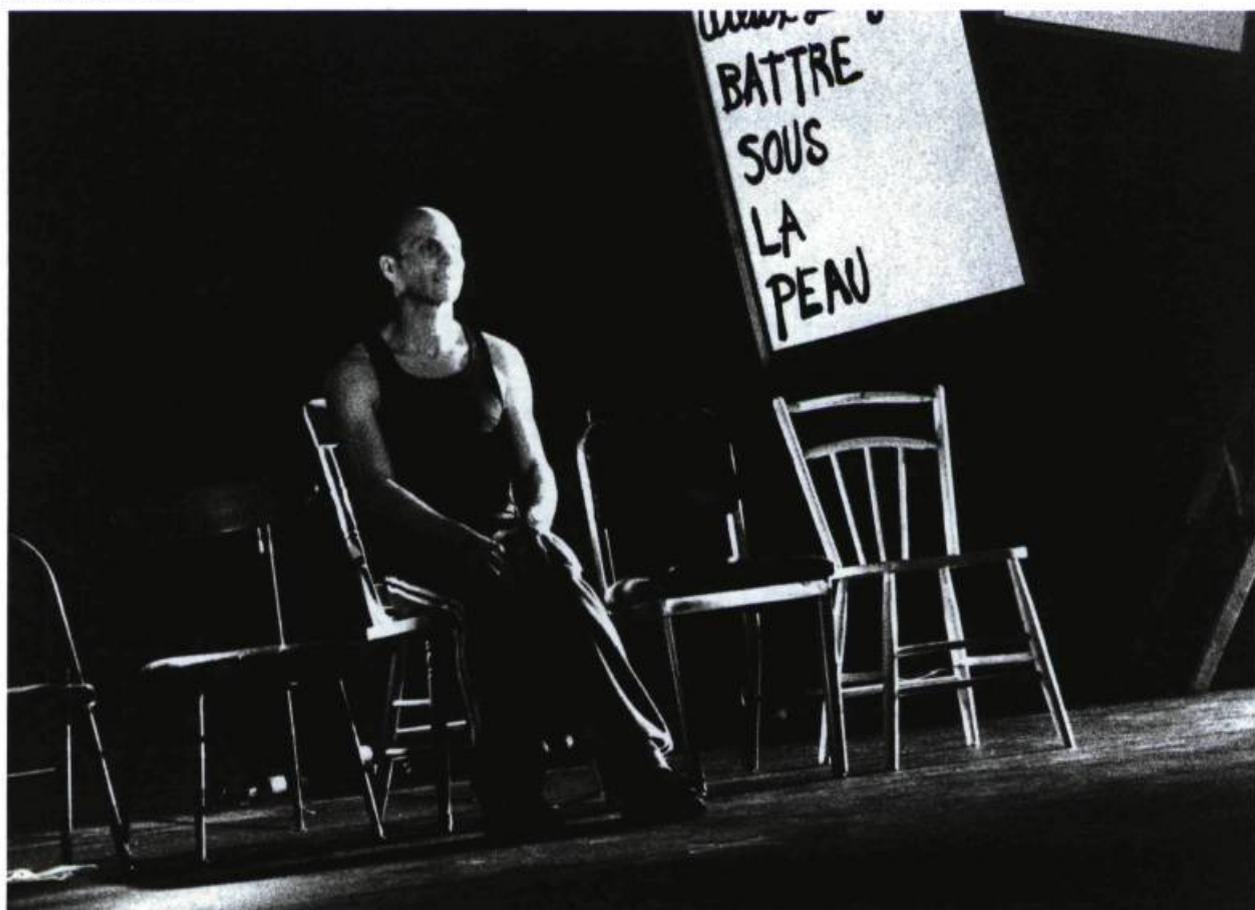
4. Faire surgir les dragons du Quat'Sous

Quelques décennies ont passé, la vie a fait son chemin, et c'est avec cette même fulgurance que les mots de Dany Boudreault m'ont totalement bouleversé. Dès la première lecture de son poème dramatique *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau*⁵, j'ai eu le désir de monter sur scène et de les crier. C'est grâce à cette

5. Dany Boudreault, *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau*, Montréal, les Herbes rouges, 2004.

carte blanche proposée par le Théâtre de Quat'Sous et coproduite par Momentum, qui ouvrait la 50^e saison de ce théâtre-synagogue de l'avenue des Pins, qu'il m'est apparu que je devais le faire, seul sur scène, au centre du plateau nu, mémorisant le texte au complet et laissant les Mots-Dragons résonner dans ce lieu chargé d'histoire et qui serait bientôt détruit. Pour honorer véritablement le texte et son auteur, et pour aller très loin dans le voyage qu'ils proposaient, je devais replonger dans la solitude du récit à une voix pour calmement faire surgir la puissance, l'humour et le tragique de ces Dragons fabuleux. Nous étions encore une fois en septembre, et pendant toute la préparation de ce spectacle, j'étais pris d'une fièvre comme si l'Hippolyte-Leyrac de mes 17 ans venait à nouveau me visiter. C'était en 2005. C'était de la folie. Ce furent deux soirs de rugissements merveilleux. En 2007, étant invité lors d'une soirée d'adieux au Quat'Sous, à dire un mot sur ma « performance-poétique », ce sont toutes ces expériences-solos qui me sont revenues et dont je voulais parler, à travers la frénésie et l'intensité de ces Dragons. Ce soir-là, j'ai voulu nommer ce qui nous habite quand on monte seul sur scène avec sa foi, ses peurs, sa passion, son espoir, son corps, sa voix et des mots auxquels on croit et qu'on veut faire entendre et vibrer... parce qu'ils sont porteurs de sens. PARCE QU'IL LE FAUT.

Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau de Dany Boudreault, mis en scène et interprété par Marcel Pomerlo (Théâtre de Quat'Sous/ Momentum, 2005).
Photo : Martin Brisson.



Entrer dans un théâtre comme on entre dans une église. SEUL ?
Être là. Être prêt. Croire. Faire croire. Vouloir. Se souvenir de tout. S'oublier.
Devenir autre. Espérer. Être plus grand que soi. Jouer. Créer. Prier. Crier. Vouloir
plus de lumière... Le dire. Le demander. Le faire savoir... Prendre la parole.
Nommer. Se recueillir. Entretenir sa foi. Refuser de dire n'importe quoi. Refuser.
Dire au monde devant soi : JE PARLE DE TOI. Surgir du noir. Faire une scène. Dire
un poème. Par cœur. Un poème d'une heure. Rire. Pleurer. Ne plus savoir. VIVRE.
Essayer d'y comprendre quelque chose. VIVRE. Prononcer le verbe aimer. Saisir le
moment. Se sentir moins seul. Dire à l'autre assis dans le noir : JE PARLE DE
NOUS. Ne pas mourir. Continuer. Garder espoir. Aller son chemin. Résister. Se dire
que dans la vie il n'y a pas d'entracte. Y croire jusqu'à la fin. Ne jamais désespérer.

Aller au bout. Aller se coucher après être allé au bout, encore une fois. Rentrer
chez soi. Ne pas trouver le sommeil. Recommencer le lendemain. Répéter deux mois.
Jouer deux soirs. Se dire : C'est comme ça. Ouvrir une nouvelle saison et fermer le
spectacle en lançant les derniers vers du poème : « promis/ si je m'affale sur toi/ je
ne fermerai pas les yeux/ je tomberai dans la vérité de la chute⁶ ». Avoir le vertige
au bord de la scène, puis, faire une fausse sortie et revenir sur ses pas pour dire les
derniers mots du poème : « je me rends compte/ j'ai oublié/ j'ai oublié de parler de
Dieu ». Et rire et pleurer en même temps. Et s'asseoir sur une vieille chaise de bois,
tout au fond de la scène et regarder le lustre. Pas celui de Jovet, mais le vrai, celui
du Quat'Sous. Celui haut perché et qui donne sur la rue. Et rester dans le silence de
la fin du poème, éclairé par le lustre perché, et écouter en même temps que toute la
salle, la vie dehors. La vraie. Et penser : ça aussi, c'est de la poésie... Les bruits de
l'avenue des Pins Est. Le bruit de la ville, de la rue et de ses vies passagères. Le bruit
du monde... qui ne s'éteint pas. Qui ne meurt jamais complètement. 24 heures sur
24. Et enfin dire : NOIR. C'est terminé. Le poème est achevé. Je ne peux pas en
dire plus pour l'instant. Merci. Merci, théâtre-synagogue pour tous ces moments
de recueillement dans nos vies de tumultes insensés. Merci pour tes secrets. Pour
tes fantômes. Pour l'accès au sacré. Pour la lumière. Pour ta folie et pour nos vies⁷.

Et ce soir-là, dans ce silence habité du Quat'Sous, après avoir livré mon solo et
en présence du monde venu entendre les mots du jeune poète, j'ai pensé que nous
avons vraiment entendu les vieux dragons battre sous nos peaux. TOUS. Peut-être
est-ce ce qu'on appelle créer des liens ? ENTRER SEUL EN SCÈNE POUR SE
RETROUVER PLUSIEURS ET FABRIQUER ENSEMBLE DES SOUVENIRS
POUR LE TEMPS QUI RESTE ?

Est-on vraiment jamais SEUL EN SCÈNE ?

Je ne sais pas.

Comme je le disais dans *L'INOUBLIÉ* : Je pose la question.

C'est vrai.

Nous sommes habités par tant de solitudes
d'un côté comme de l'autre de la scène.

Dans la lumière comme dans le noir.

Ce qu'il faut c'est faire le LIEN

TO KEEP IN TOUCH

De ça, je suis certain... ¶

6. *Ibid.*

7. Marcel Pomerlo, « Adieu théâtre-synagogue », inédit, 2007.